

CRITIQUE, opéra. BARCELONE, Gran Teatre del Liceu, le 25 sept 2026. VERDI : Aïda. A. Netrebko, I. Gyngazov, E. Semenchuk, A. Rucinski... Shirin Neshat / Antonello Manacorda

C'est une soirée d'ouverture de saison dont le Gran Teatre del Liceu se souviendra longtemps. La nouvelle production d'*Aïda* de Giuseppe Verdi, fruit d'une coproduction avec l'Opéra national de Paris et le Festival de Salzbourg, a offert au public barcelonais un spectacle total, porté par une distribution de très haut vol et une lecture scénique résolument contemporaine. 10 minutes d'applaudissements nourris aux saluts, un public extasié, et une impression tenace d'avoir assisté à un moment d'histoire lyrique.

Il faut d'abord saluer l'événement : **Anna Netrebko** foulait pour la première fois la scène du Liceu dans un rôle scénique après une longue absence de cinq années !... Et le moins que l'on puisse dire, c'est que l'attente était à la hauteur de la promesse. La soprano russo-autrichienne a livré une interprétation que l'on peut qualifier sans exagérer d'anthologique, s'imposant dès le premier acte avec un « *Ritorna vincitor!* » d'une intensité dramatique saisissante. Sa maîtrise des dynamiques, la beauté de ses médiums et la sûreté

de son registre aigu ont subjugué une salle conquise. Sa « *O patria mia* » au troisième acte, sommet émotionnel de la soirée, a été un moment de pure magie : le public, littéralement suspendu à ses lèvres, n'osait plus tousser pour ne pas briser le charme. Le chant de la Netrebko a été d'une telle sincérité, d'une telle vérité humaine, qu'il a transcendé le simple exercice vocal pour devenir incarnation pure. Loin des polémiques qui ont accompagné son retour, et malgré la présence de quelques manifestants à l'extérieur du théâtre, la *diva* a prouvé une fois de plus qu'elle demeure l'une des (la plus ?...) grande(s) voi(x) de notre époque.



La réussite de la soirée ne repose pas uniquement sur les épaules de la *star*. Le ténor **Ivan Gyngazov**, qui faisait ses débuts au Liceu, a composé un Radamès convaincant et vaillant, défendant avec ardeur les pages les plus exigeantes du rôle. Face à lui, la mezzo-soprano **Ekaterina Semenchuk** a campé une Amneris d'une puissance dramatique remarquable, donnant à la rivale d'Aida toute sa complexité et sa douloureuse humanité. Le baryton polonais **Artur Ruciński** a été un Amonasro noble et

impérieux, apportant au roi éthiopien captif la dignité farouche qui sied à ce personnage déchiré entre son amour paternel et sa haine de l'envahisseur. La basse **Alexander Köpeczi** a impressionné en Ramfis, prêtre implacable et glaçant de crédibilité, tandis que **George Andguladze** a prêté au Roi d'Égypte une autorité naturelle et une voix profonde et sonore. Les rôles secondaires n'ont pas été en reste : **Moisés Marín**, en Messenger, et **Carmen Buendía**, en Prêtresse, ont défendu leurs parties avec un professionnalisme et un engagement qui ont contribué à l'homogénéité de l'ensemble. Le **Chœur du Gran Teatre del Liceu**, préparé avec soin, a livré une prestation simplement magnifique, en particulier le chœur masculin dans la scène du temple de Vulcain, d'une puissance évocatrice saisissante.

La grande réussite de cette production tient aussi à la rencontre entre la sensibilité de Verdi et celle de l'artiste visuelle iranienne **Shirin Neshat**. Loin de l'égyptomanie poussiéreuse et des clichés orientalistes qui ont souvent servi de cadre à *Aida*, Neshat propose une lecture résolument politique, féministe et *décolonialiste* de l'œuvre. L'Égypte qu'elle dépeint n'est plus un décor exotique, mais un état de l'âme, un espace mental où le désert devient intériorité et où le temple se fait métaphore de tous les systèmes qui transforment la foi en autorité et l'autorité en silence. La scénographie monumentale et rotative de **Christian Schmidt**, dialoguant organiquement avec les vidéoprojections de l'artiste, crée un univers visuel d'une beauté parfois hypnotique. Les images de femmes voilées, de corps en exil, de peuples défaits, donnent à cette *Aida* une résonance d'une actualité brûlante. Cette production n'illustre pas la musique : elle la respire, faisant de chaque geste la mémoire de tous les exils et de chaque silence un cri retenu. Une leçon de théâtre total, qui actualise l'œuvre sans jamais trahir son essence.



À la tête de l'**Orchestre du Gran Teatre del Liceu**, l'excellent chef italien **Antonello Manacorda** a été l'un des grands artisans du triomphe de la soirée. Sa direction, d'une élégance et d'une précision constantes, a su maintenir la tension entre l'intimité et la grandeur qui habite la partition de Verdi. Fuyant les effets faciles et les déchaînements de décibels qui transforment trop souvent *Aida* en défilé de fanfares, Manacorda a privilégié une lecture théâtrale et nuancée, servant les voix avec un soin constant et faisant ressortir toutes les subtilités de l'orchestration verdienne. Les *tempi*, toujours justes, ont permis aux solistes de déployer leur art dans les meilleures conditions, et l'orchestre a répondu avec une magnificence et une souplesse sonore remarquables.

Le public du *Liceu*, debout et enthousiaste, a salué comme il se doit cette soirée d'exception. Une *Aida* à marquer d'une pierre blanche !...

CRITIQUE, opéra. BARCELONE, Gran Teatre del Liceu, le 25 sept 2026. VERDI : Aïda. A. Netrebko, I. Gyngazov, E. Semenchuk, A. Rucinski... Shirin Neshat / Antonello Manacorda. Crédit photo (c) Droits réservés

STREAMING opéra. VERDI : Falstaff [Gran Teatro del Liceu, Barcelone 2026], ven 24 juillet 2026 [Laurent Pelly / Josep Pons]

Âgé et miséreux, le tristement fameux chevalier Falstaff compte se refaire en séduisant deux femmes riches mais déjà mariées. Avisées, astucieuses, les Joyeuses Commères de Windsor ne tardent pas à le percer à jour ; dans un jeu de dupes bien troussé où c'est tout le village qui conspire contre le vaniteux magnifique, elles lui donnent une leçon

mémorable qui le remet à sa juste place... La féerie nocturne tourne à la farce générale.

Octogénaire, **Giuseppe Verdi** génie vivant de l'opéra, compose avec son complice **Arrigo Boito**, son 26ème et dernier ouvrage inspiré de Shakespeare : *Falstaff*. On retrouve sur **OperaVision** après *La fiancée vendue* de Smetana, le metteur en scène **Laurent Pelly** qui transpose l'œuvre avec humour et efficacité, au 20ème siècle.

[À VOIR vendredi 24 juillet 2026 à 19h CET](#) EN REPLAY disponible
jusqu'au 24 janvier 2027 à 12h
CET
Enregistré le 18 juillet 2026



Chanté en italien,
Sous-titres en
italien, espagnol, anglais

Sur la scène catalane, le baryton **Luca Salsi** incarne Falstaff, aux côtés des deux commères : Roberta Mantega (Alice), Daniela Barcellona (Mme Quickly), avec Serena Sáenz (Nannetta), Santiago Ballerini (Fenton) et Lucas Meachem (Ford).

Le chef **Josep Pons** fait ainsi ses adieux au public du Gran Teatre del Liceu en tant que chef d'orchestre principal après douze ans à ce poste.

Distribution

Sir John Fastaff : Luca Salsi
Ford : Igor Golovatenko
Fenton : Santiago Ballerini
Doctor Cajus : Josep Fadó
Bardolfo : Pablo García-López
Pistola : Alessio Cacciamani

Mme Alice Ford : Roberta Mantegna
Nannetta : Serena Sáenz
Mme Quickly : Daniela Barcellona
Mme Meg Page : Gemma Coma-Alabert

Chorus of the Gran Teatre del Liceu
Symphonic Orchestra of the Gran Teatre del Liceu

...

Musique : Giuseppe Verdi
Texte / livret : Arrigo Boito

Direction musicale : Josep Pons
Mise en scène : Laurent Pelly

CRITIQUE, danse. BARCELONE, Gran Teatre del Liceu, le 27 février 2024. Faun – Noetic / Ballet du Grand-Théâtre de Genève / Sidi Larbi CHERKAOUI.

Nous sommes à Barcelone, dans le magnifique et prestigieux **Gran Teatre del Liceu**, pour la visite exceptionnelle du **Ballet du Grand-Théâtre de Genève** qui propose un programme de deux œuvres de l'actuel directeur de la compagnie, le chorégraphe **Sidi Larbi Cherkaoui**. C'est l'occasion de découvrir ***Faun***, pas de deux d'après *L'Après-midi d'un faune* de Nijinsky, ainsi que ***Noetic***, un impressionnant ballet qui explore des questions

philosophiques, intellectuelles, voire
technologiques !

Deux visages contemporains



En première partie, les magnifiques danseurs **Oscar Comesaña Salgueiro** et **Madeline Wong** interprètent **Faun**. Quand Nijinsky crée *L'Après-midi d'un faune* en 1912, au Théâtre du Châtelet à Paris, il veut insister sur le fait que dans la danse, l'important, n'est pas la virtuosité. Fasciné par ce qu'il a pu imaginer de la danse grecque antique d'après des vases et des frises, il conçoit un ballet unique où s'enchaînent des mouvements anguleux sur deux dimensions. Cherkaoui, dans son adaptation contemporaine (commande du Sadler's Wells à

Londres), propose un duo où la souplesse et la désinvolture, presque animales, sont largement mises en valeur. Oscar Comesaña Salgueiro ouvre l'œuvre avec des étirements et contorsions superbement exécutées, qui préfigurent la pulsation sensuelle présente pendant tout le ballet. Une tension-relâche constante qui s'accorde brillamment à l'iconique partition de Debussy, entremêlée savamment des extraits musicaux orientalisants de Nitin Sawhney. Madeline Wong est tout aussi souple et puissante que son binôme masculin. Si le court ballet est indéniablement chargé de tension sexuelle, il se situe loin des clichés érotiques normatifs traditionnellement associés au récit de la nymphe innocente (virginale ?) désirée par le satyre. Ici, les deux personnages paraissent maîtres d'eux-mêmes, et, bien que pas indifférents l'un de l'autre, ils semblent se préoccuper avant tout de leur propre expression mise en mouvement.

Après l'entracte, c'est au corps de ballet d'interpréter l'étonnant **Noetic**. Noétique est un adjectif philosophique qui veut dire « *Qui concerne l'acte de connaissance, la noèse* ». Cet aspect philosophique affirmé du ballet s'accorde magistralement avec le côté très intellectuel et technologique de l'efficace scénographie d'**Antony Gormley**, minimaliste et épurée, et dont le surprenant point central est la présence des lignes droites au sol, faites de bandes de fibre de carbone, qui prennent vie progressivement au cours des 55 minutes de performance et deviennent courbes, cercles, spirales. Ces bandes se métamorphosent grâce aux gestes des danseurs ; elles se transforment parfois en personnage dansant, d'autres fois en sculpture pénétrable, et permettent souvent au groupe d'avoir un point d'ancrage constant ainsi que de représenter une sorte de kaléidoscope vivant, des géométries sacrées palpitantes. Avec les textes poétiques et métaphysiques de **Jason Silva** et **Marko Rodin**, et la musique protéiforme sophistiquée de Szymon Brzóska (y compris l'interprétation d'un plain-chant antiquisant en latin par la soprano portugaise **Ana Vieira Leite**), l'effet sensoriel est

saisissant. Dans la danse parfaitement interprétée par le magnifique corps du **Ballet du Grand-Théâtre de Genève** nous remarquons certaines influences chorégraphiques, notamment de Pina Bausch et Trisha Brown, à part le *hip-hop*. Le résultat est très réussi et fort stimulant ! Nous quittons la représentation avec le plaisir d'avoir découvert ces deux superbes pièces du chorégraphe **Sidi Larbi Cherkaoui**, et leur excellente interprétation par les fabuleux danseurs de la grande maison genevoise !

CRITIQUE, danse. BARCELONE, Gran Teatre del Liceu, le 27 février 2024 : Faun / Noetic. Ballet du Grand-Théâtre de Genève / Sidi Larbi CHERKAOUI. Musiques de Debussy, Nitin Sawhney et Szymon Brzóska. Photos (c) DR.

VIDEO : Extrait de « Faun » de Sidi Larbi Cherkaoui au Grand-Théâtre de Genève

CRITIQUE, danse. BARCELONE, Gran Teatre del Liceu, le 26 juillet 2023. « Coppél-i.A »

par Jean-Christophe Maillot et Les Ballets de Monte-Carlo

Le 26 juillet 2023, le mythique *Gran Teatre del Liceu de Barcelone* a accueilli une création aussi audacieuse que brillante – *Coppél-i.A* – la dernière révolution chorégraphique de Jean-Christophe Maillot pour Les Ballets de Monte-Carlo. Et quelle révolution ! Loin d'une simple relecture, c'est une véritable métamorphose du ballet romantique *Coppélia* de Léo Delibes qui s'est offerte au public, plongeant avec une intelligence saisissante au cœur des questionnements contemporains sur l'*Intelligence Artificielle* et le transhumanisme.

Jean-Christophe Maillot, chorégraphe-directeur au regard toujours affûté, a su transformer la charmante bluette de 1870 en une œuvre d'une rare profondeur, presque inquiétante. Il délaisse la poupée mécanique du XIXe siècle pour lui substituer un être de lumière et de métal, une humanoïde fascinante, *Coppel-i.A.*, qui interroge notre rapport au désir et à la perfection déshumanisée. Cette vision, le chorégraphe la doit en partie à sa nouvelle génération de danseurs, des interprètes à la technique académique solide et au potentiel dramatique exceptionnel, avec lesquels il a su créer ce qu'il appelle lui-même un « *laboratoire humain extraordinaire* ».

La musique de **Léo Delibes**, réinventée et remixée par son frère **Bertrand Maillot**, prend des accents plus sombres, plus électriques, tout en servant avec une intelligence rare les ressorts dramatiques du ballet. Ce dialogue entre le passé et

le futur crée une tension palpable, une musique qui semble parfois « *ouvrir des portes vers d'autres résonances* ». Sur scène, la plastique est d'une beauté glacée et fascinante. Les décors et costumes d'**Aimée Moreni**, d'une blancheur quasi chirurgicale, évoquent à la fois les défilés avant-gardistes et un futur aseptisé. Un immense œil mobile surplombe la scène, symbole de ce regard technologique qui nous épie et interroge notre humanité. Dans cet univers monochrome, les corps se détachent avec une force saisissante. On retient le jeu magnétique de **Matej Urban** en Coppélius, savant fou à la fois génial et pathétique, et l'interprétation renversante de **Lou Beyne** en Coppél-i.A. Son évolution, de la gestuelle saccadée du robot à l'éveil troublant des émotions, est un moment de pur théâtre dansé.

Coppél-i.A. s'avère une véritable expérience : un spectacle total, une œuvre puissante et visionnaire qui confirme, si besoin était, que **Les Ballets de Monte-Carlo** et **Jean-Christophe Maillot** sont plus que jamais à l'avant-garde de la danse mondiale.

CRITIQUE, danse. BARCELONE, Gran Teatre del Liceu, le 26 juillet 2023. « Coppél-i.A. » par J. C. MAILLOT et Les Ballets de Monte-Carlo. Crédit photographique (c) Alice Blangero